Maria Chiara Scappaticcio

VIRGILE EN ORIENT : FORMES ET CIRCULATION DE L’*ÉNÉIDE*

DANS LA *PARS ORIENTIS* DE L’EMPIRE (IER-VIE SIECLES)

« L’historicité de la littérature et son caractère de communication impliquent entre l’œuvre traditionnelle, le public et l’œuvre nouvelle un rapport d’échange et d’évolution - rapport que l’on peut saisir à l’aide de catégories comme message et destinataire, question et réponse, problème et solution. Ce circuit fermé d’une esthétique de la production et de la représentation, où la méthodologie de la recherche littéraire est jusqu’ici restée pour l’essentiel confinée, doit donc être ouvert, et déboucher sur une esthétique de la reception et de l’effet produit, si l’on veut mieux saisir comment la succession des œuvres s’ordonne en une historie littéraire cohérente » (H.R. Jauss)[[1]](#footnote-1)

Entre Antiquité et Antiquité tardive, l’activité du grammairien latin avait comme moteur toute une série de besoins et finalités[[2]](#footnote-2). Parmi eux, la *recte loquendi scientia* (« la correction de l’expression orale ») et la *poetarum enarratio* (« le commentaire des poètes ») se succédaient dans un parcours graduel et progressif mêlant la lecture et l’exégèse des poètes à l’apprentissage de la phonétique, de la prosodie, de la métrique, de la morphologie et de la syntaxe[[3]](#footnote-3). Puisque les poètes latins étaient considérés comme les modèles authentiques de la maîtrise de la langue et du style, ils constituaient le moyen par lequel le grammairien stimulait ses élèves pour l’apprentissage du *poeticus decor* (« décor poétique »), indispensable au futur orateur[[4]](#footnote-4). La lecture des poètes permettait aux élèves d’apprendre aussi bien la prosodie que la métrique afin de mieux structurer un *sermo numerosus* (« discours rythmé »)[[5]](#footnote-5). Ces modèles offraient également aux élèves et aspirants orateurs un exemple éthique permettant de modeler au mieux leur nature[[6]](#footnote-6).

Bien que le canon des *idonei auctores* ait subi plusieurs évolutions et adaptations au goût des contemporains, deux autorités de la littérature latine demeurèrent une référence incontournable : Cicéron, considéré comme le modèle indiscutable de l’écriture en prose[[7]](#footnote-7) ; et Virgile qui était son pendant dans le domaine de la poésie. On lisait déjà Virgile – vraisemblablement surtout les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, puisque l’*Énéide* n’a commencé à circuler qu’aux alentours de l’année 19 av. J.-C. – à l’école de Cécile Epirote, dont l’ouverture eut lieu après la mort de Cornelius Gallus[[8]](#footnote-8). Le prestige de Virgile dans les écoles fut ininterrompu au moins jusqu’au « quadrige » d’auteurs de référence (Térence, Cicéron, Salluste et Virgile), ou *quadriga Messii* dont nous avons un témoignage par Cassiodore[[9]](#footnote-9). Son enseignement n’a pas connu de limite dans l’espace non plus. Si Virgile fut le sujet de l’apprentissage des élèves des écoles romaines, il circulait déjà aussi en Orient, comme l’attestent la tradition indirecte des *Artes grammaticae* de maîtres comme Charisius, Diomède ou Dosithée et la tradition directe d’une quarantaine de témoins fragmentaires provenant des milieux intellectuels et éducatifs orientaux[[10]](#footnote-10). En effet, bien que la *Tyche* ait joué un rôle indiscutable dans la sauvegarde de ces fragments, les papyrus fournissent un témoignage supplémentaire et singulier du fait qu’entre le Ier et le VIe siècles, Virgile a circulé de manière ininterrompue en Orient, comme en Occident. Cette diffusion a pris différentes formes dans cette *pars Orientis* de l’Empire, faite de diversité culturelle et linguistique. La circulation de l’œuvre virgilienne (principalement l’*Énéide*) a pu prendre la forme d’*exercitationes* *scribendi*, de rouleaux ou codex de bibliothèque ou plutôt de travail (avec signes de lecture et/ou annotations dans les marges), de réélaborations paraphrastiques ou encore versions bilingues en grec (les prétendus glossaires). Mais la lecture de l’*Énéide* ne signifiait pas simplement l’obéissance aux dictats des grammairiens en matière de beau style. Car l’*Énéide* était également conçue comme un poème de géographie universelle visant à renforcer le contrôle impérial. En effet, lire l’*Énéide* devait stimuler l’unification de peuples disséminés dans tout l’Empire et leur identification à Rome[[11]](#footnote-11).

**Virgile en Orient avant Dioclétien**

*Virgile et les calligraphes : l’*Énéide *dans l’armée*

Entre leIer et le IIIe siècles – si l’on excepte un fragment contenant des vers de la huitième bucolique, provenant du village de *Narmouthis* (Medinet Madi), dans le Fayoum[[12]](#footnote-12) – Virgile fut surtout utilisé à des fins d’acculturation graphique[[13]](#footnote-13). Ses hexamètres furent, en Orient, le sujet d’exercices calligraphiques accomplis par plusieurs copistes professionnels. Ainsi, un grand fragment de rouleau de papyrus provenant du fort d’*Hawara* (el-Makta) contient un vers de l’*Énéide* recopié au moins sept fois sur son *verso*. Sur son *recto* se trouvent un autre hexamètre virgilien recopié au moins cinq fois et une séquence de lettres identifiée – vraisemblablement à tort – comme appartenant à un vers de *l’Art poétique* d’Horace[[14]](#footnote-14). On a parlé du *P.Haw*. I 24[[15]](#footnote-15) comme de la pièce maîtresse du dossier virgilien en Égypte[[16]](#footnote-16) et il fait partie des fragments latins sur papyrus les plus anciens, puisqu’il est daté pour des raisons paléographiques du Ier siècle[[17]](#footnote-17). Il se trouvait donc dans les milieux militaires romains d’*Hawara* une personne très habile, qui s’exerçait à la pratique de la calligraphie en recopiant des vers de Virgile. L’un d’eux est tiré du discours de Vénus à Énée après l’assassinat de Priam (2, 601) et un autre évoque la déesse *Fama* commençant à diffuser la nouvelle de l’amour de Didon pour Enée (4, 174). Il importe peu que ce copiste n’ait pas toujours parfaitement recopié le texte, confondant notamment les dentales sourde et sonore dans un des vers (*aliud* pour *aliut* en 4, 174).

À la même époque, à Oxyrhynque (Bahnasa), un autre scribe s’essayait à la calligraphie latine à partir de deux hexamètres virgiliens. Le *P.Oxy*. L 3554 est un exercice d’écriture où deux vers du onzième livre de l’*Énéide* furent recopiés au moins six fois[[18]](#footnote-18). Ces vers sont ceux dans lesquels une assemblée est convoquée après la mort de Pallas et Mezence et où Drances s’adresse à Turnus en le priant de ne pas renoncer à sa vie pour la recherche d’une *regia coniunx* (Aen. 11, 371-372 : *scilicet ut Turno contingat regia coniunx, / nos animae viles, inhumata infletaque turba*). Le scribe a recyclé un rouleau qui avait à son *recto* un registre de noms d’hommes en grec, et les deux hexamètres de Virgile lui permettaient sans doute de s’entraîner à la copie d’un très grand nombre de lettres de l’alphabet latin. À la différence du deuxième et du quatrième, le onzième livre de l’*Éneide* n’est pas l’un des plus scolaires : il est divisé entre le portrait des obsèques, le débat et la bataille, et il est un livre de guerre, où sont décrites les actions de la cavalerie[[19]](#footnote-19).

Il est fort possible que ces deux fragments d’*exercitatio scribendi* virgiliens furent écrits en Égypte, l’un à *Hawara* et l’autre à Oxyrhynque où ils furent trouvés, ou plutôt dans les environs de ces villes. Il est en effet peu probable qu’ils aient été emportés en Égypte par des Romains, car on voit mal pourquoi ils y auraient apporté des brouillons[[20]](#footnote-20). Il est également fort probable – voire assuré étant donné l’histoire de l’Égypte romaine et des villages mentionnés – que la copie des *exercitationes scribendi* ait pour provenance les milieux militaires romains. De fait, nous connaissons des *scribae*, *scholae* et *litterati milites*[[21]](#footnote-21), mais surtout le rôle déterminant de ces milieux dans le processus de circulation de la langue latine en Orient, au moins jusqu’à l’époque des réformes de Dioclétien[[22]](#footnote-22). En outre, les copistes jouaient un rôle essentiel pour l’armée : la plupart des textes latins contemporains correspondent à des registres et à des documents liés à l’organisation militaire romaine. Les scribes s’entraînaient en copiant les hexamètres de Virgile à plusieurs reprises et avaient même intégré les protagonistes du poème à leur propre patrimoine culturel. L’*exercitatio scribendi* du *PSI* XIII 1307 est caractéristique de cette appropriation dans la mesure où on n’y lit pas des vers virgiliens mais d’un *Aeneas Dardaniae*, recopié deux fois, image évidemment dérivé du protagoniste du chef-d’œuvre de Virgile[[23]](#footnote-23).

Si l’auteur de l’*Énéide* fut protagoniste d’un processus d’ « acculturation graphique »[[24]](#footnote-24), il faut en chercher les raisons profondes. Bien que l’intérêt des scribes ne fut que celui de s’entraîner à la calligraphie, et bien qu’ils n’avaient peut-être aucun intérêt pour le texte en lui-même[[25]](#footnote-25), il est nécessaire de remonter au problème de leur source. Plusieurs solutions peuvent être proposées. Que les scribes aient recopié un antigraphe identique et aient eu à leur disposition des anthologies de textes spécifiquement destinés au travail calligraphique, ou qu’ils aient isolé des hexamètres au sein de versions intégrales de l’*Énéide*, arrivées en Égypte par l’intermédiaire des agents de Rome, il est indéniable que l’ouvrage de Virgile circulait en Orient dès le Ier siècle. Le choix d’un texte n’est pas l’effet du hasard : l’acculturation graphique est une conséquence de l’acculturation scolaire et surtout littéraire. le choix d’un texte s’explique en dernière instance par le choix d’une idéologie que l’on veut, d’une façon ou d’une autre, partager.

*Le désert Oriental d’Égypte : Virgile appris par cœur ?*

Il peut paraître banal de souligner que la présence d’une « vie bureaucratique » en langue latine est parallèle à la circulation de formes non documentaires de cette même langue. Par un examen des sources linguistiques qui les situent dans leurs contextes de circulation, nous pouvons constater comment la langue s’est matérialisée à différents niveaux, pour l’apprentissage linguistique pris comme fin en soi, pour la lecture de textes littéraires, ainsi que pour l’usage quotidien quand il s’agissait par exemple d’écrire des lettres ou bien de réaliser des enregistrements privés ou publics.

Il n’est donc pas étonnant que les *ostraca* découverts au *Mons Claudianus*, carrière et *praesidium* sur la route commerciale entre *Koptos* et *Berenike*, dans le désert Oriental, contiennent non seulement des lettres privées, des tableaux de service militaire, des laissez-passer de soldats ou des documents sur l’exploitation du granit, mais aussi des vers de l’*Énéide*.

L’*O.Claud*. I 190 (100-120 ap. J.-C.) a été considéré comme une *exercitatio scribendi* ayant pour matière les trois premiers de l’*Énéide*[[26]](#footnote-26). Il est donc fort possible qu’un copiste du milieu militaire du *Mons Claudianus* – fût-il latinophone ou hellénophone – s’exerçait à l’écriture latine en recopiant des hexamètres de Virgile[[27]](#footnote-27). Certes, l’*O.Claud.* I 190 n’est pas le seul exercice de calligraphie portant sur des vers de Virgile, mais il possède cependant une différence structurelle par rapport aux autres. Dans les autres *exercitationes scribendi,* la même séquence textuelle est copiée plusieurs fois à l’identique, alors que l’ostracon du *Mons Claudianus* (pour ce qu’il en reste) possède les hexamètres de Virgile recopiés une seule fois. Il n’est pas exclu que cet ostracon soit l’expression de la circulation scolaire de l’ouvrage de Virgile et d’un effort d’apprentissage plutôt que de mémorisation accompli par un élève hellénophone (un soldat auxiliaire du fort ?) ou un latinophone (un soldat romain?)[[28]](#footnote-28).

Le cas de l’*O.Claud*. I 190 est semblable à l’exercice qui figure au *verso* du *P.Hamb*. II 167 (fin du Ier)[[29]](#footnote-29), où les premiers vers des livres 1 et 2 de l’*Énéide* sont recopiés à la suite d’une *epistola commendaticia*. Un fragment du fort palestinien de Masada, détruit en 73 ou 74, ne diffère pas non plus de l’*O.Claud*. I 190. Le *P.Masada* II 721[[30]](#footnote-30) – le plus ancien des fragments virgiliens sur papyrus connu – contient, en effet, le neuvième vers du quatrième livre de l’*Énéide*, recopié une seule fois, avec Didon et sa sœur Anna pour protagonistes[[31]](#footnote-31). Non loin du *Mons Claudianus,* et sur cette même route commerciale reliant *Koptos* et *Berenike,* un autre ostracon témoigne de la circulation de l’*Énéide* dans le désert Oriental. Les recherches menées sur l’*O.Xeron* inv. 871 (IIe-IIIe siècles ap. J.-C.) ne suggèrent pas une provenance scolaire, mais plutôt une mise par écrit d’hexamètres appris par cœur[[32]](#footnote-32). L’*O.Xeron* inv. 871 nous a transmis les quatorze premiers vers du premier livre de l’*Énéide*, auxquels s’ajoutent les deux premiers vers du deuxième livre, puis *Aen*. 1, 17 et 19-20, et encore 66-67, pour passer ensuite – sans raison apparente – aux vers 367-368 du neuvième livre[[33]](#footnote-33) et enfin s’arrêter avec *Aen*. 1, 71. Cette séquence saccadée peut s’expliquer de plusieurs manières. Il pourrait s’agir de la copie imparfaite d’un antigraphe tiré d’une anthologie poétique, ou bien d’une mise par écrit d’hexamètres que le copiste connaissait par cœur et qu’il aurait recopiés dans un moment d’*otium* littéraire ou pour s’entraîner à quelques exercices appris durant sa scolarité.

Dans les lignes fragmentaires de l’ostracon de *Xeron Pelagos*, plusieurs imperfections peuvent être relevées qui se révèlent précieuses pour encadrer le fragment. Les phénomènes fréquents de monophtongaison de la diphtongue *ae*[[34]](#footnote-34), de chute du *-m* à la fin des mots[[35]](#footnote-35), d’affaiblissement[[36]](#footnote-36) et d’assimilation consonantique[[37]](#footnote-37), de confusion entre les consonnes *b*, *p* et *v*[[38]](#footnote-38), de faiblesse de la nasale avant la sifflante[[39]](#footnote-39), de perception instable de l’aspiration[[40]](#footnote-40), de confusion entre dentales sourde et sonore[[41]](#footnote-41) sont bien représentés sur les papyrus latins d’Égypte. Mais, surtout, ils sont bien lisibles dans les coordonnés diachroniques et diatopiques spécifiques et ont souvent été perçus comme la matérialisation du prétendu « latin vulgaire ». Les confusions entre temps verbaux ne manquent pas non plus[[42]](#footnote-42), ainsi que des erreurs de fusion des différents vers. Par exemple, à la l. 9, on lit *quive doles regị[ — — — ] . parcas*: le neuvième vers (*quidve dolens regina deum tot volvere casus*) et le vingt-deuxième du premier livre de l’*Énéide* (*venturum excidio Libyae : sic volvere Parcas*) semblent être rassemblés par la stricte analogie des clauses. Le cas de la l. 13 devient incompréhensible pour le lecteur moderne (*hostia dives hopes studies ex̣[. . ]acerima deopeạ* Vs *Aen*. 1, 15 : *ostia, dives opum studiisque asperrima belli*). Ainsi, les erreurs constatées dans l’*O.Xeron* inv. 871 ont probablement deux origines complémentaires. D’un côté, des imperfections résultent probablement de la prononciation orale de certains mots aux IIe et IIIe siècles. De l’autre, des confusions s’expliquent en partant de l’hypothèse que le texte n’a pas été copié d’un antigraphe, mais qu’il correspond à la mise par écrit de vers appris par cœur et dont la remémoration pouvait être imparfaite.

Les incorrections de l’*O.Xeron* inv. 871 pourraient ravir les linguistes, mais pas les éditeurs du texte de Virgile, bien que le *Laviniạ[* de la l. 2 le rende également précieux pour la critique du texte. Dès l’époque du commentateur virgilien Servius, on s’interrogeait sur le deuxième vers de l’*Énéide* et sur la possibilité de lire *Laviniaque* ou plutôt *Lavinaque venit* (scil. *Aeneas*) */ litora*. Bien qu’il s’agisse d’un adjectif courant dérivé du nom de la ville de *Lavinium*, qu’on retrouve également dans le quatrième livre de l’*Énéide*[[43]](#footnote-43) et chez poètes postérieurs comme Lucain et Silius Italicus[[44]](#footnote-44), *Lavinia* obligerait à admettre une rareté prosodique, en tant que trisyllabe avec synizèse, et la tradition directe et indirecte (comme les éditeurs) est divisée entre les tenants de *Lavinia* et ceux de *Lavina*[[45]](#footnote-45). Par rapport au reste de la tradition manuscrite directe qui donnait raison à la lecture *Lavinia*, l’*O.Xeron* inv. 871 est le témoin le plus ancien, bien qu’on puisse attribuer le *Lavinia* à une tendance à banaliser par le copiste ou plutôt à une version du texte bien cristallisée dans certains milieux éducatifs. Son ancienneté, ainsi que la possibilité qu’il puisse remonter à une tradition scolaire consolidée, ne sont pas une raison pour privilégier *Lavinia* par rapport au *Lavina* choisi dans certaines des éditions les plus récentes[[46]](#footnote-46). Mais il faudrait également considérer la possibilité d’enregistrer les choix « éditoriaux » faits dans l’Orient des IIe et IIIe siècles, par un copiste qui avait sous ses yeux un antigraphe (de nature inconnue), ou plutôt par un élève (ou un ancien élève). Au total, les ostraca du désert Oriental ne permettent pas de reconstruire toutes les étapes de l’enseignement du latin aux hellénophones des *praesidia* romains, qui étaient probablement des auxiliaires autochtones obligés de comprendre la langue de leurs supérieurs romains[[47]](#footnote-47). Cependant la présence de Virgile comme *auctor* diffusé et lu jusqu’aux points les plus éloignés de l’Orient romain est l’expression directe et tangible d’une pénétration profonde de son œuvre dans le patrimoine culturel.

*Virgile et l’apprentissage de la grammaire*

Qu’on apprenne le latin à travers des exemples du beau style tirés de Virgile était déjà un dictat dans les écoles de Rome au temps de Cécile Epirote, semble-t-il. En tout cas, les grammaires conservées témoignent que cela constituait une pratique tout à fait habituelle. Nous n’avons que peu de témoignages directs de la circulation des grammaires latines dans la partie orientale de l’Empire[[48]](#footnote-48). Cependant, l’origine orientale de plusieurs grammairiens de l’Antiquité tardive, ainsi que la circulation de la langue latine en Orient, conduit à faire l’hypothèse que l’apprentissage du latin était réglé par un canon, et, peut-être, par des grammaires qui fixaient le fonctionnement de la langue. Le plus ancien témoin manuscrit d’une *Ars grammatica* vient du village de *Karanis* (Kom Aushim), dans le Fayoum. Il date de la fin du IIe siècle ou du début du IIIe siècle. À cette époque, l’usage de la langue latine est bien attestée à *Karanis* par une quantité significative de documents concernant les aspects les plus divers de la bureaucratie romaine. C’est de cette même époque que date la correspondance entre Claudius Terentianus de Claudius Tiberianus : composée de lettres en grec et en latin, elle souligne que ces personnages maîtrisait les deux langues[[49]](#footnote-49). Que l’auteur de la grammaire du *P.Lit.Lond*. II 184 + *P.Mich*. VII 429 ait été Pline, Palémon, ou plutôt Verrius Flaccus, une *Ars grammatica* circulait dans la *Karanis* du IIe ou du IIIe siècles [[50]](#footnote-50). Elle comportait des définitions des termes *dictio* et *oratio*, suivies de la liste des parties du discours, et du terme *nomen*, auxquelles s’ajoute une section orthographique sur la formation des syllabes. L’exemple du *dives pictai vestis et auri* de Verg. *Aen*. 9, 26 est alors cité pour montrer comment, chez les *poetae* (*P.Mich*. VII 429, l. 14), on peut bien trouver -*ai*- pour *-ae*- avec la valeur d’une seule syllabe, en vertu de ce barbarisme métrique qu’est le métaplasme. Quant à l’*Ars grammatica* anonyme du *PL* III/504, elle transmet un chapitre *de vitiis et virtutibus orationis*,dans lequel l’exemple de *Aen*. 11, 12-13 est mentionné[[51]](#footnote-51). Ce témoin manuscrit possède une tout autre valeur que celle du *P.Lit.Lond*. II 184 + *P.Mich*. VII 429 : la *lacinia membranacea* de la *Laurenziana* de Florence provient d’un manuscrit du IVe ou du Ve siècle  produit dans un *scriptorium* d’Orient, signe que les temps ont changé.

**Virgile en Orient après Dioclétien**

*Nouvelles formes, anciens contenus*

Parler de changement ne revient pas nécessairement à postuler une fracture. Après l’annexion de l’Égypte à l’*Imperium* en 30 av. J-C., les structures ptolémaïques ont été préservées et il n’y a pas eu de changement au niveau de la politique linguistique. Le grec a conservé son statut de langue officielle de l’administration et de la culture, le démotique répondait aux exigences des institutions traditionnelles égyptiennes, tandis que le latin représentait la langue « du pouvoir » et de la communication entre les militaires et les hauts fonctionnaires qui venaient de Rome[[52]](#footnote-52). Avant le IVe siècle, les fragments papyrologiques de l’œuvre de Virgile montrent que la circulation de l’*Énéide* se limitait alors aux milieux militaires romains, en prenant la forme d’exercices d’écriture, de divertissements littéraires de soldats se remémorant des vers appris par cœur, de *uolumina* destinés à la lecture ou de livres de grammaire latine apportés en Égypte par les Romains. Les autochtones n’avaient pas à connaître le latin, sauf peut-être les soldats auxiliaires devant obéir à des ordres en latin et vivre avec les soldats romains[[53]](#footnote-53).

Encore plus que la *Constitutio Antoniniana* de l’année 212, les réformes de Dioclétien donnèrent une impulsion décisive à la diffusion du latin en Égypte et dans la partie orientale de l’Empire. En effet la connaissance du latin était nécessaire pour quiconque voulait faire carrière dans l’administration, dans l’armée ou comme magistrat. La conséquence la plus immédiate et visible de ce changement fut l’intensification des instruments didactiques servant à l’apprentissage du latin par des hellénophones, parallèlement à une augmentation considérable de la diffusion de la littérature jurisprudentielle romaine. En effet, la connaissance du latin était surtout une nécessité pour connaître et lire le droit romain[[54]](#footnote-54). Les *Artes* *grammaticae* de l’Antiquité tardive connues par la tradition manuscrite médiévale sont essentiellement liées à des maîtres dont on ne sait pas grand chose si ce n’est qu’ils travaillaient dans la *pars Orientis* de l’Empire[[55]](#footnote-55). À celles-ci, il convient d’ajouter divers fragments grammaticaux. Certains prennent la forme de traités systématiques (comme le *PL* III / 504 mentionné ci-dessus) ou de tableaux de déclinaisons ou conjugaisons. D’autres correspondent à des manuels de conversation ou à des glossaires bilingues latino-grecs et gréco-latins qui sont à l’origine de la tradition médiévale connue par les *Hermeneumata Pseudodositheana*. Enfin, un dernier ensemble de fragments regroupe des versions bilingues d’œuvres canoniques ou des reproductions d’œuvres latines, tout en présentant des annotations et des signes de lecture qui suggèrent que les lecteurs n’étaient pas de langue maternelle latine[[56]](#footnote-56).

Dans une perspective diachronique, les fragments latins sur papyrus apportent une mise à jour significative. Certes, la circulation du latin a connu une impulsion décisive sous le règne de Dioclétien au milieu du IIIe siècle. Cependant, les papyrus témoignent essentiellement de mise à jour de formes dans lesquelles ces pratiques spécifiques du latin se matérialisent et ces formes ne font que renouveler des thèmes (et des *auctores*) bien connus en Égypte et dans l’Orient romain depuis le Ier siècle[[57]](#footnote-57). À ce propos, le cas de Virgile est exemplaire. À la différence du *uolumen*, de la grammaire et surtout des *exercitationes scribendi* virgiliennes du Ier au IIIe siècle, à partir du IVe siècle, les fragments d’Orient sont essentiellement adressés à un public hellénophone.

*Virgile et le public hellénophone d’Orient*

Les exemples qui témoignent avec le mieux de cette thèse sont ceux que l’on qualifie de glossaires. Ces derniers consistent en des vers virgiliens fragmentés en plusieurs blocs de mots sur chaque ligne – généralement il s’agit de petits groupes de deux ou trois lemmes au maximum – et ils sont associés à une traduction grecque. Ces glossaires mettent sous les yeux du lecteur un texte parfaitement divisé entre une colonne latine (de référence puisqu’il s’agit de l’*auctor*) et une colonne grecque correspondante. Les traductions grecques du latin virgilien sont très mécaniques, faites mot à mot, sans prétention poétique, et avec une préférence indubitablement accordée aux six premiers livres de l’*Énéide*[[58]](#footnote-58). Le schéma bicolonnaire n’est pas une nouveauté ni un *unicum* dans la tradition manuscrite : il s’agit du système usuel des glossaires bilingues latino-grecs et gréco-latins, connus à partir du Ier siècle av. J.-C. et jusqu’à la tradition médiévale des *Hermeneumata Pseudodositheana*[[59]](#footnote-59). Par rapport aux glossaires bilingues gréco-latins ou latino-grecs où le latin est écrit en caractères grecs[[60]](#footnote-60), les glossaires bilingues et digraphiques représentent un niveau avancé de l’apprentissage du latin par des hellénophones devant déjà posséder une connaissance de base de la langue et de l’écriture latines[[61]](#footnote-61). Les glossaires des *auctores* (Virgile et Cicéron) devaient constituer un instrument préliminaire, précédant l’accès aux textes latins intégraux[[62]](#footnote-62). Il est remarquable qu’il s’agisse d’une tradition qui n’est pas sortie de la *pars Orientis* de l’Empire : les glossaires bilingues de Virgile et Cicéron n’ont pas eu de continuation médiévale et occidentale. Produits dans des *scriptoria* orientaux et le plus souvent par des mains fortement hellénisées (et par des scribes hellénophones), ces glossaires virgiliens et cicéroniens possèdent des caractéristiques formelles renvoyant à des milieux d’origine avec des goûts différents, ceux liés à la Constantinople des IVe-VIe siècles et à la partie médio-orientale de l’Empire où les plus importantes écoles de droit étaient nées[[63]](#footnote-63). Ces caractéristiques formelles attestent que ces textes ont été rédigés pour un public spécifique. Dans le premier cas, ils servaient d’instrument d’apprentissage destiné aux hellénophones d’Orient qui possédaient un niveau avancé et voulaient accéder à la carrière administrative. Dans le second cas, ils avaient pour fonction d’exercer à la pratique du droit.

Il existe donc un lien fort entre les témoignages des textes bilingues virgiliens et la jurisprudence en langue latine. Ce lien émerge clairement quand on jette un regard sur les traductions du grec au latin des hexamètres de Virgile. C’est ce dont témoigne le *PSI* VII 756 : un fragment d’un rouleau provenant de l’Oxyrhynque du IVe ou Ve siècle. À la ligne 10[[64]](#footnote-64), par exemple, le verbe *defendere* de *Aen*. 2, 447 (*extrema iam in morte parant defendere telis*), qui concerne une défense militaire, est traduit par la forme grecque ἐκδικῆσαι qui désigne plutôt une défense au tribunal et entre dans la sphère sémantique du droit[[65]](#footnote-65). Les versions bilingues des *auctores* devaient permettre de préparer un public hellénophone à la lecture du texte latin unilingue, qu’il soit de Virgile ou de Cicéron. Chacun des deux auteurs est également bien représenté par une production manuscrite (exclusivement en latin) d’origine orientale. Ainsi, les codex provenant de l’Occident romain ne sont pas les seules sources relatives à l’*Énéide* de Virgile. Par exemple, le *P.Ant*. I 30 révèle que dans le village d’*Antinoupolis* (El-Sheikh Ibada), aux alentours du IVe siècle, quelqu’un possédait dans sa bibliothèque un manuscrit complet et d’une haute qualité formelle de l’*Énéide*[[66]](#footnote-66). De même, le *P.Oxy*. VIII 1098, un manuscrit de valeur qui circulait dans l’Oxyrhynque du Ve siècle, témoigne du fait que quelqu’un prenait des notes dans les marges pour éclairer le sens des hexamètres de Virgile[[67]](#footnote-67). Ce n’est pas un hasard s’il faut ajouter à ces papyrus de provenance occidentale toute une production manuscrite orientale de l’*Énéide* qui répond essentiellement aux besoins d’une circulation scolaire[[68]](#footnote-68). En effet, le *BKT* IX 205[[69]](#footnote-69), daté du IVe siècle et qui transmet des hexamètres du dixième livre accompagnés de signes de lecture, et les *P.Oxy*. I 31[[70]](#footnote-70) et *PSI* I 21[[71]](#footnote-71) ne sont pas autre chose que des « manuscrits de travail ». Les deux derniers papyrus possèdent des sections très « scolaires » de l’*Énéide*, parce qu’ils ne contiennent que des vers du premier et du quatrième livres, et témoignent du fait qu’ils étaient lus à haute voix, puisque le *PSI* I 21 est riche en signes de lecture[[72]](#footnote-72). Ces papyrus datent du Ve siècle et ont circulé dans les milieux hellénophones d’Oxyrhynque, ces mêmes milieux qui ont donné lieu aux exercices d’écriture trouvés dans le *P.Oxy*. X 1315[[73]](#footnote-73). Ces exercices sont en effet très différents des *exercitationes scribendi* et même, de façon plus générale, des exercices scolaires antérieurs au IIIe siècle. Ce *P.Oxy*. X 1315 est un fragment d’une feuille de papyrus ayant, d’un côté, deux abécédaires latins avec la translittération de l’alphabet en grec et, de l’autre, *Aen*. 4, 129 (= 11, 1), copié par la même main que les abécédaires. Le *PSI* II 142 provient peut-être lui aussi d’Oxyrhynque et date de la fin du Ve siècle[[74]](#footnote-74). Il est l’état le plus avancé d’un processus d’acquisition linguistique du latin par un hellénophone d’Égypte, par l’intermédiaire des textes de Virgile. Ce fragment d’une feuille de papyrus recyclé contient une réélaboration des vers 477-493 du premier livre de l’*Énéide* et constitue un exercice progymastique qui devait avoir pour but d’expérimenter la capacité à lire, comprendre et reformuler avec ses propres mots la poésie de Virgile, par quelqu’un qui n’avait pas le latin pour langue maternelle (peut-être, un haut fonctionnaire de la chancellerie)[[75]](#footnote-75).

*Virgile en Égypte,* Constantinopolitano more

Les modes du centre s’irradient jusqu’à la périphérie. Virgile est un exemple paradigmatique de ce phénomène. Son ouvrage circule du Ier au IIIe siècles dans la partie orientale de l’Empire à partir des franges militaires romaines qui, se déplaçant d’un fort à l’autre, laissaient les traces d’un patrimoine culturel assimilé et partagé. L’idée d’un contrôle impérial véhiculé par l’*Énéide* s’irradie donc de Rome jusqu’aux provinces orientales de l’Empire selon des coordonnées géographiques dessinées par les mouvements de l’armée. Le déplacement du centre du pouvoir politique à Constantinople, à partir du IVe siècle, ne perturba pas le succès de Virgile en Orient. Au contraire, la nouvelle Rome continuait à reconnaître en Virgile l’excellence de la poésie latine (ainsi qu’une idéologie politique partagée), à un point tel que les nouvelles formes d’édition qui garantirent (et imposèrent) la circulation de l’*Énéide* dans les milieux hellénophones d’Orient furent marquées par des caractéristiques matérielles qui rendaient immédiatement reconnaissable la production normative de l’autorité centrale de Constantinople. Sans surprise, des caractéristiques matérielles, telles que l’ampleur des codex et la répétition du même type d’écriture onciale *BR*, mettent au même niveau les témoins du *Corpus iuris civilis* et de la littérature jurisprudentielle latine, d’une part, et les éditions bilingues de Virgile, Cicéron ou Juvénal, de même que les codex concernant la grammaire, d’autre part. Tous étaient destinés au même public, à savoir la classe dirigeante hellénophone de l’Orient des IVe, Ve et VIe siècles[[76]](#footnote-76). En plus du *P.Allen* *s.n.*, trois autres témoins manuscrits bilingues de l’*Énéide* répondent à ces caractéristiques « constantinopolitaines ». Au *P.Vindob*. inv. L 24, daté du Ve siècle et qui est peut-être de l’Arsinoïte[[77]](#footnote-77), s’ajoutent deux fragments de codex de parchemin : les *P.Oxy*. VIII 1099[[78]](#footnote-78) et L 3553[[79]](#footnote-79). Ces deux fragments proviennent d’Oxyrhynque et datent du Ve siècle. Ils circulèrent de façon parallèle aux témoins virgiliens dont on a déjà parlé et étaient vraisemblablement destinés aux mêmes milieux hellénophones.

Certes, nous ne possédons que peu de textes virgiliens. Cependant ces exemplaires structurés *Constantinopolitano more* sont l’expression certaine d’une circulation, jusqu’aux villages égyptiens, voulue et initiée par le pouvoir central, qui favorisait (et marquait avec son « tampon formel ») l’apprentissage et la circulation du latin parmi les hellénophones. Ces témoins manuscrits fournissent des informations essentielles, non seulement sur la circulation de l’œuvre de Virgile, mais aussi sur la diffusion du latin, telle que le pouvoir central l’a encouragée à partir de Constantinople[[80]](#footnote-80).

*L’*Énéide *en* Palaestina

Qu’il ait été ou non l’expression du pouvoir central, le besoin d’apprendre le droit romain par les hellénophones orientaux fut indissolublement lié, entre le IVe et le VIe siècles, aux dictats grammaticaux et à la circulation d’auteurs scolaires comme Virgile jusqu’aux points les plus périphériques de l’Empire. En plus du *P.Masada* I 721 (Ier siècle), d’autres témoins manuscrits de l’*Énéide* viennent de la *Palaestina* et, plus précisément, de la *Nessana* (Auja el-Hafir) des Ve et VIe siècles. Ces textes nous permettent de reconstruire, dans les territoires syro-palestiniens, la même parabole de circulation linguistique dont nous avons pu suivre le tracé en l’Égypte. En effet, la circulation du latin y était d’abord liée à l’armée romaine pour ensuite, du fait d’un changement dans la politique impériale, s’adapter aux besoins des autochtones de se romaniser. L’apprentissage du latin comme langue du pouvoir impérial et de l’administration était devenu indispensable pour pénétrer au cœur des mécanismes sociaux, par la maîtrise et le maniement du droit.

Deux manuscrits fragmentaires de l’*Énéide* ont été trouvés dans l’église des Saints-Serge-et-Bacchus de *Nessana* avec d’autres papyrus chrétiens en grec, parmi lesquels des fragments du Nouveau Testament et une partie de la correspondance entre Abgar et Jésus-Christ[[81]](#footnote-81). Le contexte chrétien dans lequel ces papyrus de Virgile ont été découverts a pu persuader leurs premiers éditeurs que la circulation de l’*Énéide* dans les milieux religieux de *Nessana* pouvait s’expliquer par l’existence d’une exégèse chrétienne de l’œuvre virgilienne[[82]](#footnote-82). De fait, les *P.Ness.* II 1 et 2 sont deux témoins virgiliens très singuliers. Non seulement parce qu’il s’agit vraisemblablement d’une production manuscrite locale égyptienne (*P.Ness.* II 2) et syro-palestinienne (*P.Ness.* II 1), mais aussi parce qu’ils proviennent d’un lieu à l’extrême périphérie de l’Empire : la *Nessana* de l’Antiquité tardive[[83]](#footnote-83). Ils datent du Ve ou du VIe siècle, mais appartiennent à deux typologies textuelles différentes. En effet, le *P.Ness*. II 1 est un glossaire bilingue avec des sections fragmentaires du premier, deuxième, et quatrième livres de l’*Énéide*, possédant une sélection des lemmes virgiliens traduits en grec qui devient plus rigide dans le quatrième livre[[84]](#footnote-84). À l’inverse, le *P.Ness*. II 2 transmet des hexamètres virgiliens appartenant seulement aux deuxième, troisième, quatrième et cinquième livres de l’*Énéide*[[85]](#footnote-85). Les deux papyrus étaient destinés à un public évidemment hellénophone. En effet, des lecteurs hellénophones ont laissé sur ces codex des signes de leur lecture, signes d’accentuation ou bien d’interponction[[86]](#footnote-86). Il est fort possible que ce public hellénophone soit le même que celui qui avait besoin d’apprendre le droit romain en langue latine, public dont nous avons retrouvé des traces jusqu’à *Nessana*[[87]](#footnote-87).

Les deux codex fragmentaires de l’*Énéide* de *Nessana* véhiculent des « erreurs » que nous ne pouvons appréhender de façon indépendante. En effet ces erreurs sont le reflet le plus immédiat de phénomènes linguistiques qu’il faut encadrer dans des coordonnées diachroniques et diatopiques spécifiques parce qu’elles prennent vie par les mains des copistes (hellénophones). Cependant cette thèse ne vaut pas pour le *P.Ness*. II 2, car le latin y est écrit de façon plutôt correcte, à part pour le cas des noms propres latinisés mais d’origine grecque[[88]](#footnote-88). Elle vaut beaucoup plus pour le *P.Ness*. II 1, dont le copiste était sans doute hellénophone, et peut-être palestinien d’origine. Il a commis des imperfections non seulement dans la *pars Latina* mais aussi dans celle *Graeca* de son texte. Il s’agit dans plusieurs cas d’imperfections liées à une mauvaise compréhension de son antigraphe[[89]](#footnote-89). Le fait que le codex d’origine ait vraisemblablement été copié *in loco* et que la copie du *P.Ness*. II 1 se soit nécessairement appuyée sur un antigraphe indique que la présence et la circulation de Virgile en *Palaestina* ne se sont pas limitées aux deux manuscrits cités. Nous avons au contraire de bonnes raisons de supposer qu’un glossaire bilingue qui avait déjà subi une première sélection de mots à gloser servit d’antigraphe du *P.Ness*. II 1[[90]](#footnote-90).

**L’*Énéide* en Orient : en guise de conclusion**

Robert Marichal avait montré un certain enthousiasme pour la première partie du codex fragmentaire du *P.Ness*. II 1, qui contient une partie du premier livre de l’*Énéide*. Il mettait la tradition de ce texte à un niveau égal (ou même supérieur) à celle des grands manuscrits occidentaux[[91]](#footnote-91). Bien que le *P.Ness*. II 1 ne soit qu’un exemplaire scolaire ayant pour fonction l’apprentissage du latin par des hellénophones d’Orient, il ne serait cependant pas dépourvu de toute valeur textuelle. En effet, le fait qu’un texte provienne d’une tradition scolaire n’implique pas nécessairement sa banalisation pour le soumettre aux besoins pédagogiques. Il peut aussi être une version cristallisée (également à certains égards conservatrice) du texte même. Mais cela vaut non seulement pour les *P.Ness*. II 1 et *P.Ness*. II 2, qui sont les papyrus qui donnent la plus grande quantité d’hexamètres de Virgile et qui sont également les seuls mentionnés dans la *recensio* de l’édition critique la plus récente de l’*Énéide* par Gian Biagio Conte[[92]](#footnote-92), mais aussi pour tous les fragments virgiliens provenant d’Orient, entre les Ier et VIe siècles, et dont la plupart sont liés à des contextes éducatifs.

Parmi les « erreurs », on trouve des perles au niveau écdotique. Le *P.Ness*. II 1 en témoigne bien. Au-delà de la graphie *noris* pour *noras* (l. 907 ; *Aen*. 4, 423 : *sola viri mollis adieux et tempora noras*)[[93]](#footnote-93), il faudrait souligner *undas* pour *undam* (l. 178 ; *Aen*. 1, 618 : *alma Venus Phrygia genuit Simoentis ad undam*)[[94]](#footnote-94), l’emploi des verbes *staret…maneret* conformément à une partie de la tradition manuscrite directe ou indirecte, mais en décalage par rapport aux choix des éditeurs modernes (ll. 365 et 368 ; *Aen*. 2, 56 : *Troiaque nunc staret, Privatique arx alta maneres*), la correction en deuxième main de *dolo* par *dolos*, l’une et l’autre forme étant connues comme deux branches différentes de la tradition virgilienne (l. 395 ; *Aen*. 2, 62 : *seu versare dolos seu certae occumbere morti*), et enfin l’emploi de *fractris* quand les autres codex virgiliens indiquent *fictis* et *dictis* (l. 993 ; *Aen*. 4, 476 : *exigeit et maestam dictis adgressa sororem*)[[95]](#footnote-95).

Les « erreurs », quant à elles, ne font que jeter une nouvelle lumière sur les variantes phonétiques du latin dans des contextes déterminés et articulés le long des axes de la diachronie et de la diatopie. Il s’agit en effet, dans la plupart des cas, de l’expression de formes (peut-être correctes) des antigraphes déformés par des scribes appartenant à des contextes sociolinguistiques spécifiques. Par rapport aux témoins manuscrits et aux *exercitationes scribendi* virgiliennes des milieux militaires romains des Ier-IIIe siècles, à partir du IVe siècle et jusqu’au VIe siècle, les fragments de codex ou de rouleaux copiés en Orient contiennent des « erreurs » qui ne laissent que peu de doute sur l’identité hellénophone des copistes à qui les manuscrits étaient commandés afin de répondre aux demandes spécifiques et renouvelées du marché et du public.

La circulation de l’œuvre de Virgile en Orient entre le Ier et le VIe siècle témoigne du fait que ce dernier était compris comme l’un des sujets privilégiés, si ce n’est le sujet privilégié, de l’identification à la culture latine. Qu’il s’agisse de militaires romains ou des auxiliaires autochtones ayant des contacts permanents avec les Romains, ou encore d’aspirants bureaucrates devant connaître le latin pour apprendre le droit romain, il est clair que le public d’Orient se familiarisant avec le latin reconnaissait en Virgile le modèle linguistique et éducatif par excellence. C’est cette conception qui fut la meilleure garantie de la circulation de l’œuvre virgilienne en Orient, ainsi que de l’idée impériale qu’elle véhiculait, et cela jusqu’aux lieux les plus périphériques de l’Empire.

Maria Chiara Scappaticcio

Università degli Studi di Napoli « Federico II »

**Références bibliographiques**

Adams 2013 : J.N. Adams, *Social Variation and the Latin Language*, Cambridge, 2013.

Ammirati 2015 : S. Ammirati, *Sul libro latino antico. Ricerche bibliologiche e paleografiche*, Pisa-Roma, 2015.

Barchiesi 2005 : A. Barchiesi, « Centre and Periphery », dans S.J. Harrison (éd.), *A Companion to Latin Literature*, Oxford, 2005, p. 394-405.

Berti 2008 : E. Berti, « Sulla variante Laviniaque/Lavinaque nel secondo verso dell’Eneide, e su una testimonianza trascurata di tradizione indiretta », *MD*, 60, 2008, p. 191-200.

Blank 2000 : D. Blank, « The organization of grammar in ancient Greece », dans S. Auroux, E.F.K. Koernen, H.-J. Niederehe, K. Versteegh (éd.), *History of the Language Sciences. An International Handbook on the Evolution of the Study of Language from the Beginnings to the Present*, I , Berlin-New York, 2000, p. 400-417.

Brugnoli 1985 : G. Brugnoli, *s.v.* « Donato, Elio Donato, Tiberio Claudio », dans *EV*, II, p. 125-129.

Bülow-Jacobsen 2014 : A. Bülow-Jacobsen, « Vergil i vorden », dans *Festskrift til* *Christian Marinus Taisbak – 80 år* (= *AIGIS Suppl.*, III), , 2014 (<http://aigis.igl.ku.dk/CMT80/ABJ-Vergil.pdf>).

Cameron 2004 : A. Cameron, « Virgil illustrated between Pagans and Christians. Reconsidering “the late-4th c. Classical Revival”, the dates of the manuscripts, and the places of production of the Latin Classics », *JRA*, 17, 2004, p. 502-525.

Conte 2009 : G.B. Conte, *P. Vergilius Maro. Aeneis*, Berlin-New York, 2009.

De Paolis 2013 : P. De Paolis, « Le letture alla scuola del grammatico », *Paideia*, 68, 2013, p. 465-487.

Dickey 2016 : E. Dickey, *Learning Latin the Ancient Way: Latin textbooks from the ancient world*, Cambridge, 2016.

Dingel 1997 : J. Dingel, *Kommentar zum 9. Buch der Aeneis Vergils*, Heidelberg, 1997.

*EV* : F. Della Corte (dir.), *Enciclopedia Virgiliana,* I-VI, Firenze, 1984-1991.

Fournet 2003 : J.-L. Fournet, « Langues, écritures et culture dans les *praesidia »*, dans H. Cuvigny (éd.), *La route de Myos Hormos. L’armée romaine dans le désert Oriental d’Égypte*, Le Caire, 2003, p. 427-500.

Fournet 2009 : J.-L. Fournet, « The Multilingual Environment of Late Antique Egypt: Greek, Latin, Coptic, and Persian Documentation », dans R. Bagnall (éd.), *The Oxford Handbook of Papyrology*, Oxford, 2009, p. 418-451.

Fressura 2013a : M. Fressura, « Tipologie del glossario virgiliano », dans M. Marganne, B. Rochette (éd.), *Bilinguisme et digraphisme dans le monde gréco-romain : l’apport des papyrus latins. Actes de la Table Ronde internationale (Liège, 12-13 mai 2011)*, Liège, 2013, p. 71-116.

Fressura 2013b : M. Fressura, « Verg. *Aen*. 4, 423 in *P.Colt* II 1 », *MD*, 70, 2013, p. 157-171.

Gaebel 1970 : R.E. Gaebel, « The Greek Word-Lists to Vergil and Cicero », *BRL*, 52, 1970, p. 284-325.

Geymonaty 20082 : M. Geymonat, *P. Vergili Maronis opera*, Roma, 20082.

Gigante 1986 : M. Gigante, « *Virgilio da Pompei all’Egitto* », dans Id. (éd.), *La fortuna di Virgilio : Atti del convegno internazionale (Napoli, 24-26 ottobre 1983)*, Napoli, 1986, p. 7-43.

Horsfall 2003 : N. Horsfall, *Virgil, Aeneid 11. A Commentary*, Leiden-Boston, 2003.

Hutchinson 2014 : E.J. Hutchinson, *s.v*. « Schools and Schooling (Late antique) », dans Thomas, Ziolkowski 2014, II, p. 1128-1129.

Kaster 2014 : R.A. Kaster, *s.v.* « Grammarians *»*, dans Thomas, Ziolkowski 2014, II, p. 572.

*LDAB*: http://www.trismegistos.org/ldab/search.php.

Lomanto 1984 : V. Lomanto, *s.v. «* Carisio *»*, dans *EV*, I, p. 664-665.

Marichal 1957 : R. Marichal, « Quelques apports à la tradition ancienne du texte de Virgile », *REL*, 35, 1957, p. 81-84.

*MP3*: http://cipl93.philo.ulg.ac.be/Cedopal/MP3/dbsearch.aspx

Murgia 2014 : C.E. Murgia, *s.v. «* Manuscripts (Virgilian Manuscripts) », dans Thomas, Ziolkowski 2014, II, p. 786-788.

Radiciotti 2010 : P. Radiciotti, « Virgilio: le fonti di interesse papirologico esaminate da un paleografo », *Scripta*, 3, 2010, p. 89-96.

Reichmann 1943 : V. Reichmann, *Lateinische Literatur in griechischer Übersetzung*, Berlin, 1943 (diss.).

Rochette 1997 : B. Rochette, *Le latin dans le monde grec. Recherches sur la diffusion de la langue et des lettres latines dans les provinces hellénophones de l’Empire romain*, Bruxelles, 1997.

Rochette 2012 : B. Rochette, « “Latinum est : non legitur”. Lire le latin et traduire le latin en grec en Orient », dans *Scrivere e leggere nell’Alto Medioevo (Settimana di Studio, Spoleto 28 aprile-4 maggio 2011*) I, Spoleto, 2012, p. 317-348.

Rochette 2015 : B. Rochette, « L’enseignement du latin à Constantinople : une mise au point », dans G.V.M. Haverling (éd.), *Latin Linguistics in the Early 21st Century. Acts of the 16th International Colloquium on Latin Linguistics, Uppsala, June 6th-11th, 2011*, Uppsala, 2015, p. 625-637.

Scappaticcio 2009 : M.C. Scappaticcio, « Virgilio e la “filologia dei papiri” : *Aen*. 1, 618 e il *PColt* 1 », *MD*, 62, 2009, p. 239-251.

Scappaticcio 2010 : M.C. Scappaticcio, « Quando il metricologo è (o non è) papirologo : ovvero del *PSI* I 21 e dell’*Akzent* », *GIF*, 62, 2010, p. 283-290.

Scappaticcio 2011 : M.C. Scappaticcio, « *Fractis, fictis, dictis*: il *PNess.* II 1 e *Aen*. 4, 476. Ancora un sondaggio di “filologia dei papiri virgiliani” », *BStudLat*, 41, 2011, p. 601-608.

Scappaticcio 2012a : M.C. Scappaticcio, « *Adnotationes in Vergili opera*. Sui “commenti” e su un *argumentum* papiracei », *AC*, 81, 2012, p. 61-71.

Scappaticcio 2012b : M.C. Scappaticcio, « Sulla “filologia dei papiri virgiliani”: i *P.Ness.* II 1 e *P.Ness.* II 2 », dans P. Schubert (éd.), *Actes du 26e Congrès international de papyrologie (Genève 16-21 août 2010)*, Genève, 2012, p. 685-693.

Scappaticcio 2012c : M.C. Scappaticcio, « Scrivere una “performance”? Sulla diastole nei *PNess*. II 1 e *PNess*. II 2 : paleografia e sintassi », *Latomus*, 71, 2012, p. 789-817.

Scappaticcio 2013 : M.C. Scappaticcio, *Papyri Vergilianae. L’apporto della Papirologia alla Storia della Tradizione virgiliana (I-VI d.C)*, Liège, 2013.

Scappaticcio 2015 : M.C. Scappaticcio, *Artes grammaticae in frammenti. I testi grammaticali latini e bilingui greco-latini su papiro. Edizione commentata*, Berlin-Boston, 2015.

Scappaticcio 2016a : M.C. Scappaticcio, « Lelio, Ercole, Anfione e Zeto “in scena”: il *P.Tebt.* II 686 (inv. 3010) ed un nuovo tassello della letteratura latina », *BStudLat*, 46, 2016, p. 552-569.

Scappaticcio 2016b : M.C. Scappaticcio, « *Fragmenta poetarum Latinorum in papyris reperta*: Occidente ed Oriente, testi e contesti », dans B. Pieri, D. Pellacani (éd.), *Si verba tenerem. Studi sulla poesia latina in frammenti*, Berlin, 2016, p. 195-205.

Scappaticcio 2017a : M.C. Scappaticcio, « *Auctores*, “scuole”, multilinguismo : forme della circolazione e delle pratiche del latino nell’Egitto predioclezianeo », *Paideia* (à paraître).

Scappaticcio 2017b : M.C. Scappaticcio, «Centro in Periferia. Papiri, *ostraka* e tasselli di lingua latina per una literacy d’Oriente », dans A. Garcea, M.C. Scappaticcio (éd.), *Centro Vs Periferia. Il latino tra testi e contesti, lingua e letteratura*, Pisa-Roma (à paraître).

Schironi 2014 : F. Schironi, *s.v.* « *Papyri and papyrology* », dans Thomas, Ziolkowski 2014, II, p. 966-967.

Strassi 2008 : S. Strassi, *L’archivio di Claudius Tiberianus da Karanis*, Berlin-New York, 2008.

Swiggers, Wouters 2015 : P. Swiggers, A. Wouters, « Latin as a language of acculturation in the Graeco-Roman world: the testimony of the papyri. Some afterthoughts », dans Scappaticcio 2015, p. 507-515.

Tarrant 2014 : R. Tarrant, *s.v.* « Text and transmission », dans Thomas, Ziolkowski 2014, III, p. 1254-1257.

Thomas, Ziolkowski 2014 : R.F. Thomas, J.M. Ziolkowski (éd.), *The Virgil Encyclopedia*, I-III, Malden, 2014.

Ziolkowski 2014 : J.M. Ziolkowski, *s.v.* « Commentaries (Ancient) », dans Thomas, Ziolkowski 2014, I, p. 288-289.

1. La présente contribution est le résultat de réflexions développées au cours d’un trimestre passé à Paris en tant que professeure invitée à la Sorbonne. Ces idées ont été exposées et ont fait l’objet de discussions lors de deux séminaires à la Sorbonne et à l’Ecole Normale Supérieure, en décembre 2016. Je remercie chacune de ces institutions pour m’avoir permis de partager ces résultats. Je voudrais particulièrement remercier à ce propos la directrice de l’UFR de Latin de l’Université de Paris-Sorbonne et surtout mon collègue et ami Alessandro Garcea. Je suis aussi reconnaissante à Nicolas Tran de sa lecture attentive de mon texte. La recherche qui a abouti à ces résultats a reçu des financements du Conseil Européen de la Recherche (ERC) dans le cadre du programme de Recherche et Innovation Horizon 2020 (Grant agreement n° 636983); projet ERC-PLATINUM, Université de Naples ‘Federico II’.

   H.R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception* (traduit de l’allemand par Claude Maillard : *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft*, Frankfurt, 1967), Paris, 1978, p. 49. [↑](#footnote-ref-1)
2. Voir Varro *fr*. 236 Funaioli (Diomedes, GL I 426, 21-31 K) : *grammaticae officia, ut adserit Varro, constant in partibus quattuor, lectione enarratione emendatione iudicio. Lectio est artificialis interpretatio, vel varia cuiusque scripti enuntiatio serviens dignitati personarum exprimensque animi habitum cuiusque. Enarratio est obscurorum sensum quaestionumve explanatio, vel exquisitio per quam unius cuiusque rei qualitatem poeticis glossulis exsolvimus. Emendatio est qua singula pro ut ipsa res postulat dirigimus aestimantes universorum scriptorum diversam sententiam, vel recorrectio errorum qui per scripturam dictionemve fiunt. Iudicium est quo omnem orationem recte vel minus quam recte pronuntiatam specialiter iudicamus, vel aestimatio qua poema ceteraque scripta perpendimus.* La théorie de Varron postule quatre *officia* et se situe dans une tradition grammaticale longue et complexe ; à ce propos, voir au moins Blank 2000 (spec. p. 407-417). [↑](#footnote-ref-2)
3. Quint. *inst*. 1, 4, 2 : *haec igitur professio, cum brevissime in duas partis dividatur, recte loquendi scientiam et poetarum enarrationem, plus habet in recessu quam fronte promittit*. [↑](#footnote-ref-3)
4. Tac. *dial*. 20, 5-6 : *exigitur enim iam ab oratore etiam poeticus decor, non Accii aut Pacuvii veterno inquinatus, sed ex Horatii et Virgilii et Lucani sacrario prolatus. Horum igitur auribus et iudiciis obtemperans nostrorum oratorum aetas pulchrior et ornatior extitit* ; ce discours est attribué à *Aprus*. Sur l’apprentissage dans les classes du grammairien, voir De Paolis 2013 (sur Virgile, voir spec. p. 477-480), où l’on peut également trouver des références bibliographiques supplémentaires. Sur la présence de Virgile dans les manuels des grammairiens, dans les commentaires anciens et dans l’environnement scolaire de l’Antiquité tardive, voir au moins Lomanto 1984 ; Brugnoli 1985 et, plus récemment, Kaster 2014 ; Ziolkowski 2014; et Hutchinson 2014. [↑](#footnote-ref-4)
5. Voir Maximus Victorinus, GL VI 227, 25 – 228, 2 K : *rhetoricam autem eloquentiam, id est veram, nosse non poterit, nisi qui ad eam hoc vestigio venerit, primum ut discat, quot sint pedes metrorum ; deinde quae sit natura syllabarum in verbis, quod hic docuimus ; tu quid sit colon, quid comma ; deinde quid sit periodus, quid numerus ; quid sint orationes solutae, quid numerosum*. [↑](#footnote-ref-5)
6. Quint. *inst*. 1, 8, 5 : *ideoque optime institutum est ut ab Homero atque Vergilio lectio inciperet, quamquam ad intellegendas eorum virtutes firmiore iudicio opus est : sed huic rei superest tempus, neque enim semel legentur*. [↑](#footnote-ref-6)
7. Quint. *inst*. 10, 1, 105 : *oratores vero vel praecipue Latinam eloquentiam parem facere Graecam possunt : nam Ciceronem cuicumque eorum fortiter opposuerim*. [↑](#footnote-ref-7)
8. Svet. *gramm*. 26, 2-3. [↑](#footnote-ref-8)
9. Cassiod. *inst*. 1, 15, 7 : *regulas igitur elocutionum Latinorum, id est quadriga Messii, omnimodis non sequaris, ubi tamen priscorum codicum auctoritate convinceris ; expedit enim interdum praetermittere humanarum formulas dictionum, et divini magis eloquii custodire mensuram.* [↑](#footnote-ref-9)
10. Sur la tradition du texte et sur les manuscrits de Virgile, voir Murgia 2014 et Tarrant 2014, où l’on trouvera des références bibliographiques supplémentaires. Le recueil des papyrus de Virgile a été publié pour la première fois très récemment, et Scappaticcio 2013 est le point de départ pour les réflexions développées ici. C’est à ce travail qu’on renvoie aussi pour toute la bibliographie sur les papyrus virgiliens déjà existante. Voir aussi l’entrée sur les papyrus dans la nouvelle Encyclopédie Virgilienne due à Schironi 2014. La recherche paléographique d’Ammirati 2015, d’autre part, offre un panorama complet sur la production littéraire latine de l’Antiquité et de l’Antiquité tardive. Elle a permis d’améliorer la connaissance des aspects écritoires et codicologiques du livre latin ancien et également de mieux réfléchir sur certains aspects supplémentaires par rapport à Scappaticcio 2013. [↑](#footnote-ref-10)
11. Sur ce point, voir Barchiesi 2005 (spec. p. 398) mais aussi pour les autres références bibliographiques. [↑](#footnote-ref-11)
12. *P.Narm*. inv. 66.362 (*LDAB* 4138 ; *MP3* 2935.1 ; Scappaticcio 2013, p. 165-166 n°31), daté du Ier siècle ap. J.-C. Il s’agit du seul texte latin connu provenant de *Narmouthis* et il est fort possible qu’il ait appartenu à un individu lié aux milieux militaires romains du village. [↑](#footnote-ref-12)
13. Voir Radiciotti 2010, p. 90 : « Virgilio è stato uno dei principali attori di questo processo di acculturazione letteraria e grafica ». [↑](#footnote-ref-13)
14. Au *verso* on trouve Verg. *Aen*. 2, 601 : *non tibi Tyndaridis facies[ invisa Lacenae*, tandis qu’au *recto* on a *Aen*. 4, 174 : *Fama, malum qua n]on aliut velocius [ullum*. Sur ce fragment et sur la possibilité que l’autre séquence ne soit pas horatienne, voir Scappaticcio 2017a. [↑](#footnote-ref-14)
15. *LDAB* 4141 ; *MP3* 2947 ; Scappaticcio 2013, p. 109-111 n°14. [↑](#footnote-ref-15)
16. Gigante 1986, p. 36 : « gemma del *dossier* virgiliano in Egitto ». [↑](#footnote-ref-16)
17. Pour l’analyse paléographique du papyrus, voir Ammirati 2015, p. 26. [↑](#footnote-ref-17)
18. *LDAB* 4142 ; *MP3* 2951 ; Scappaticcio 2013, p. 149-151 n°26. Voir aussi Ammirati 2015, p. 26. [↑](#footnote-ref-18)
19. Voir Horsfall 2003, p. XIV : « for much of 11, though, V. is writing of cavalry actions and that directs his reading elsewhere » ; sur les vers en question, voir le commentaire de la p. 235. [↑](#footnote-ref-19)
20. Voir aussi Ammirati 2015, p. 27 : « si tratta molto verosimilmente di allestimenti locali, non essendoci ragione di ipotizzare, considerate le condizioni d’uso, che si tratti di prodotti italici importati ». [↑](#footnote-ref-20)
21. Sur cette question voir Scappaticcio 2013, p. 27-28, où on trouvera des références bibliographiques supplémentaires. Il serait ici superflu, de toute façon, de mentionner le contexte plus tardif de Veg. *mil*. 2, 19 : *in legionibus plures scholae sunt, quae litteratos milites quaerunt*. Voir aussi, sur ce sujet des exercices d’écriture, Ammirati 2015, p. 26, qui ne prend pas position à propos des origines (latinophone ou hellénophone) des copistes. [↑](#footnote-ref-21)
22. Sur les raisons et les formes de circulation du latin en Égypte avant Dioclétien, voir Scappaticcio 2017a. [↑](#footnote-ref-22)
23. *LDAB* 4139 ; *MP3* 2749 ; Scappaticcio 2013, p. 161-162 n°29. Voir aussi Ammirati 2015, p. 26-27. Le *P.Tebt*. II 686 (*LDAB* 4145 ; *MP3* 2938 + 2998 + 3015 + 3015.1 + 3015.2 ; Scappaticcio 2013, p. 175-176 n°35) contient aussi, parmi ses textes latins, une *exercitatio scribendi* virgilienne, parce que on trouve copiés au moins six fois les premiers deux vers du quatrième livre des *Géorgiques ;* sur ce papyrus, voir Scappaticcio 2016a et 2017a, où on peut trouver des références bibliographiques supplémentaires. [↑](#footnote-ref-23)
24. Voir Radiciotti 2010, p. 90 : « Virgilio è stato uno dei principali attori di questo processo di acculturazione letteraria e grafica ». [↑](#footnote-ref-24)
25. Radiciotti 2010, p. 91 : « il testo non è molto significativo per chi compie questi esercizi di scrittura » ; le sujet de Radiciotti concerne aussi les *T.Vindol*. II 118, II 452 et IV 854, qui viennent de Vindolanda et à propos desquelles voir Scappaticcio 2013, p. 29-34. [↑](#footnote-ref-25)
26. *LDAB* 4144 ; *MP3* 3016.01 ; Scappaticcio 2013, p. 45-46 n°2. [↑](#footnote-ref-26)
27. Il est couramment admis que l’*O.Claud*. I 190 est une *exercitatio scribendi* ; voir Radiciotti 2010, p. 91-92. [↑](#footnote-ref-27)
28. À la l. 3 de l’*O.Claud*. I 190 on lit *Itataliam*, diplographie à partir du *Italiam* de *Aen*. 1, 2. La diplographie a été facilement causée par une erreur de copie d’un antigraphe, mais cela ne signifie pas nécessairement que le copiste soit un scribe, parce qu’on peut imaginer qu’un élève (peut-être hellénophone, vu l’erreur grossière) ait copié les vers de Virgile à partir d’un antigraphe identifiable au texte d’un maître. [↑](#footnote-ref-28)
29. *LDAB* 5037 ; *MP3* 3011 ; Scappaticcio 2013, p. 47-48 n°3. Au *recto*, on trouve un texte littéraire difficile à identifier et pour lequel on a évoqué le nom d’Afranius. Sur ce papyrus, voir Ammirati 2015, p. 29, où l’on trouve des références bibliographiques supplémentaires. [↑](#footnote-ref-29)
30. *LDAB* 5037 ; *MP3* 3011 ; Scappaticcio 2013, p. 117-119 n°16. Sur ce fragment voir la description paléographique proposée par Ammirati 2015, p. 26. Il s’agit d’un fragment d’une feuille de papyrus isolée (et non pas d’un rouleau) ; sur l’autre côté, on trouve une séquence hexamétrique en latin sur laquelle voir Scappaticcio 2016b. [↑](#footnote-ref-30)
31. Verg. *Aen*. 4, 9 : *Anna soror, quae me suspensam insomnia terrent!* [↑](#footnote-ref-31)
32. *MP3* 3016.011. Sur l’ostracon on trouve aussi des lignes d’un autre texte latin, apparemment écrites par une autre main que celle qui a copié les vers de Virgile. On ne peut pas être sûr qu’il s’agisse d’une épître plutôt que d’une liste de noms romains. L’*editio princeps* a été récemment publiée par Bülow-Jacobsen 2014. [↑](#footnote-ref-32)
33. Il s’agit des hexamètres qui ouvrent la description de la rencontre d’Énée avec les troupes italiques, à propos desquels on lit dans Dingel 1997, p. 156 : « die Begründung ihres Erscheinens bereitet den Erklärern seit der Antike Kopfzerbrechen. Glatt in den Handlungszusammenhang einfügen läßt sich die Passage nicht; es zu versuchen, verfehlt die Eigenart eines Textes, der nicht von Anfang an pragmatisch durchgerechnet und der überdies unvollendet geblieben ist ». [↑](#footnote-ref-33)
34. Voir l. 4 : *ṣẹve* pour *saevae* (*Aen*. 1, 4) ; l. 8 : *leso* pour *laeso* (1, 8) ; l. 19 *tanteṇ[e]* pour *tantaene* et *ire* pour *irae* (1, 11) ; l. 15 : *Eneas* pour *Aeneas* (2, 2) ; l. 18 : *q̣ue* pour *quae* (1, 20) ; l. 20 : *equoṛ* pour *aequor* (1, 67) ; l. 21 : *premisiṭ* pour *praemissi* (9, 367) ; l. 23 : *prestanti* pour *praestanti* (1, 71). Sur ce phénomène voir Adams 2013, p. 71-81. [↑](#footnote-ref-34)
35. Voir l. 5 : *memore .* (où l’on ne peut pas exclure un *m*)pour *memorem* (*Aen*. 1, 4) ; l. 5 : *urbe* pour *urbem* (1, 5) ; l. 11 : *Ịṭalia* pour *Italiam* (1, 13) ; l. 17 : *progenie* pour *progeniem* (1, 19) ; l. 18 : *holi* pour *olim* (1, 20) ; l. 20 : *Tureno* pour *Tyrrhenum* (1, 67) ; l. 23 : *sẹ[p]te* pour *septem* (1, 71). Sur ce phénomène voir Adams 2013, p. 128-132. [↑](#footnote-ref-35)
36. Voir l. 5 *bẹlo paṣụ[us* pour *bello passus* (*Aen*. 1, 5) ; l. 6 : *intefereṭque* pour *inferretque* (1, 6) ; l. 16 : *curus* pour *currus* et *ese* pour *esse* (1, 17) ; l. 19 : *tolere* pour *tollere* (1, 66) ; l. 20 : *Tureno* pour *Tyrrhenum* (1, 67) ; l. 21 : *premisiṭ* pour *praemissi* (9, 367). Le cas du *flutus* pour *fluctus* de la l. 19 est intéressant : il faut imaginer la chute d’une des deux consonnes redoublées à cause d’une assimilation consonantique (donc *fluctus > fluttus > flutus*). [↑](#footnote-ref-36)
37. Voir l. 12 *logge* pour *longe* (*Aen*. 1, 13). Sur le phénomène de l’assimilation consonantique, voir, de manière générale, Adams 2013, p. 164-178. [↑](#footnote-ref-37)
38. Voir l. 7 : *Alvanique* pour *Albanique* (*Aen*. 1, 7) ; l. 14 : *tenevant* pour *tenebant* (2, 1) ; l. 15 : *av* pour *ab* (2, 2). Sur ce sujet, voir Adams 2013, p. 183-190. [↑](#footnote-ref-38)
39. Voir l. 9 : *doles* pour *dolens* (*Aen*. 1, 9). Sur ce phénomène, voir Adams 2013, p. 178-182. [↑](#footnote-ref-39)
40. Voir l. 12 *Cartago* pour *Carthago/Karthago* (*Aen*. 1, 13) ; l. 13 *hostia* pour *ostia* et *hopes* pour *opum* (1, 14) ; l. 18 : *holi* pour *olim* (1, 20). Sur l’aspiration, voir Adams 2013, p. 125-127. [↑](#footnote-ref-40)
41. Voir l. 17 : *set* pour *sed* (*Aen*. 1, 19) ; l. 22 : *tum* pour *dum* (9, 368). L’argumentation d’Adams 2013, p. 147-162 est focalisée sur cette confusion à la fin des mots, mais elle est aussi utile pour ses références bibliographiques. [↑](#footnote-ref-41)
42. Voir l. 10 : *inpulit* pour *impulerit* (*Aen*. 1, 11). [↑](#footnote-ref-42)
43. *Aen*. 4, 236 : *nec prolem Ausoniam et Lavinia respicit arva*. [↑](#footnote-ref-43)
44. Voir Luc. 9, 987 et Sil. *Pun*. 1, 38 ; 10, 431 ; 13, 64 ; 806. [↑](#footnote-ref-44)
45. Sur le commentaire de Servius et sur toutes les sources directes et indirectes pour *Lavinia*/*Lavina*, voir le travail exhaustif de Berti 2008. [↑](#footnote-ref-45)
46. Dans Conte 2009 on lit : *Lavinaque* (*Aen*. 1, 2), tandis que Geymonat 20082, p. 174 édite *Laviniaque*. [↑](#footnote-ref-46)
47. Parmi les ostraca du désert Oriental, nous avons un grand nombre d’abécédaires et exercices préparatoires pour l’apprentissage du latin ; sur cet aspect spécifique voir Scappaticcio 2017a. Sur le rôle du latin face aux autre langues attestées dans l’environnement multilingue des *praesida* du désert Oriental d’Égypte voir la mise au point par Fournet 2003 (spec. p. 430-446) et, plus récemment, Scappaticcio 2017b. Il ne serait pas superflu de souligner que les fouilles archéologiques dans le désert Oriental sont très récentes et encore plus récentes (et partielles) sont les *editiones principes* de ces textes ; on ne peut donc pas exclure l’existence d’autres ostraca latins littéraires et paralittéraires. [↑](#footnote-ref-47)
48. Pour une analyse complète, voir Scappaticcio 2015. [↑](#footnote-ref-48)
49. Sur la circulation du latin à *Karanis*, voir Scappaticcio 2015, p. 30-31 ; sur les archives de Claudius Tiberianus et Claudius Terentianus, voir l’édition annotée par Strassi 2008. [↑](#footnote-ref-49)
50. *LDAB* 4141 ; *MP3* 2947 ; Scappaticcio 2013, p. 139-140 n°22. Pour une analyse paléographique des fragments, voir Ammirati 2015, p. 39 ; une nouvelle édition commentée de la grammaire de ce papyrus se trouve dans Scappaticcio 2015, p. 93-143. [↑](#footnote-ref-50)
51. *LDAB* 532 ; *MP3* 2917.01 ; Scappaticcio 2013, p. 147-148 n°25. Une nouvelle édition commentée du *PL* III / 504 est récemment parue dans Scappaticcio 2015, p. 144-155 ; pour une description bibliologique et paléographique de ce fragment, voir Ammirati 2015, p. 62, où la date du début du Ve siècle est supposée. [↑](#footnote-ref-51)
52. Pour une analyse et une synthèse sur la présence du latin en Égypte, voir Fournet 2009 (spec. p. 421-430) et, plus récemment, Swiggers, Wouters 2015, où l’on trouvera davantage de détails bibliographiques. [↑](#footnote-ref-52)
53. On connaît des instruments d’apprentissage du latin par des hellénophones d’Égypte dès le Ier siècle av. J.-C. ; sur ce sujet, voir Scappaticcio 2017a, où on peut trouver des indications bibliographiques supplémentaires. [↑](#footnote-ref-53)
54. Sur les papyrus latins avec fragments de la littérature jurisprudentielle, voir Ammirati 2015, p. 83-104. [↑](#footnote-ref-54)
55. Sur ce sujet, voir la synthèse de Dickey 2016, p. 82-95 ; dans ce volume, Eleanor Dickey donne une synthèse et un encadrement sur l’enseignement du latin aux hellénophones, et il s’agit d’une référence sur le problème du bilinguisme gréco-latin avec Rochette 1997. [↑](#footnote-ref-55)
56. Voir Scappaticcio 2017a pour plus de détails. [↑](#footnote-ref-56)
57. Cette conclusion est déjà présentée dans Scappaticcio 2017a, où l’analyse est limitée aux textes littéraires latins antérieurs au IIIe siècle. [↑](#footnote-ref-57)
58. Jusqu’à présent (février 2017), on peut dénombrer douze glossaires bilingues de l’*Énéide* et un seul des *Géorgiques* (*P.Allen* *s.n*., daté du Ve siècle : *LDAB* 4159 ; *MP3* 2936 ; Scappaticcio 2013, p. 169-170 n°33). Parmi les glossaires de l’*Énéide*, on trouve : *P.Ryl*. III 478 + *P.Cairo* inv. 8564 + *P.Med*. I 1 (daté du IVe siècle ; *LDAB* 4146 ; *MP3* 2940 ; Scappaticcio 2013, p. 53-59 n°5), acheté sur le marché des antiquités et de provenance inconnue, avec des vers du premier livre et des annotations dans les marges ; *BKT* IX 39 (*P.Berol*. inv. 21138 A-B, daté à la fin du IVe siècle : *LDAB* 4149 ; *MP3* 2939.1 ; Scappaticcio 2013, p. 49-52 n°4), peut-être provenant de l’Arsinoïte, avec des hexamètres du premier et du deuxième livres ; *Palin.Ambr*. L 120 sup. (daté entre le IVe et le Ve siècle : *LDAB* 4156 ; *MP3* 2943 ; Scappaticcio 2013, p. 81-86 n°8), *scriptio inferior* d’un manuscrit copié au monastère de Sainte Catherine du Mont Sinaï avec des vers du premier livre de l’*Énéide* seulement ; les *P.Vindob*. inv. L 102 (*LDAB* 6193 ; *MP3* 2993.5) et L 158a (encore inédit), les deux de provenance inconnue et datés entre le IVe et le Ve siècles, avec des parties du premier et du quatrième livres ; *P.Fouad* I 5 (*LDAB* 4154 ; *MP3* 2948 ; Scappaticcio 2013, p. 113-116 n°15), daté du début du Ve siècle, avec des vers du troisième livre ; *P.Vindob*. inv. L 62 (*LDAB* 6194 ; *MP3* 2944.1 ; Scappaticcio 2013, p. 95-96 n°11), daté du VIe siècle, avec des hexamètres du deuxième livre. Pour ce dernier groupe, on ne connaît pas la provenance de tous les textes. [↑](#footnote-ref-58)
59. Pour une mise au point sur les glossaires bilingues sur papyrus et pour d’autres références bibliographiques, voir Scappaticcio 2015, p. 39-44 et, sur les glossaires bilingues des auteurs latins, p. 44-46. [↑](#footnote-ref-59)
60. Sur le phénomène du métagrammatisme dans les papyrus bilingues, voir Scappaticcio 2015, p. 18-21. [↑](#footnote-ref-60)
61. Sur les glossaires bilingues des *auctores*, voir plus récemment Ammirati 2015, p. 64-73, où une analyse paléographique et bibliologique est menée dans de nouvelles perspectives importantes pour une nouvelle interprétation de la valeur de ces textes. Sur les glossaires bilingues de Virgile, voir la synthèse en Scappaticcio 2013, p. 25-27 ; une nouvelle édition spécifique des glossaires sur papyrus de l’*Énéide* est en cours par Marco Fressura (voir, au moins, Fressura 2013a). [↑](#footnote-ref-61)
62. Il s’agit d’une hypothèse déjà formulée par Gaebel 1970, p. 308. [↑](#footnote-ref-62)
63. Voir les conclusions de Ammirati 2015, p. 72, limitées à une perspective paléographique. [↑](#footnote-ref-63)
64. *LDAB* 4155 ; *MP3* 2946 ; Scappaticcio 2013, p. 105-108 n°13. [↑](#footnote-ref-64)
65. Reichman 1943, p. 40. [↑](#footnote-ref-65)
66. *LDAB* 4153 ; *MP3* 2952 ; Scappaticcio 2013, p. 153-154 n°27. Il s’agit d’un fragment de codex avec des vers fragmentaires du douzième livre de l’*Énéide*. Étant donné la bonne qualité du manuscrit, il est fort probable qu’il contenait le poème en son entier et qu’il ne s’agisse pas d’une anthologie. Un autre témoin provient également des *Géorgiques* du même village d’*Antinoupolis* (*P.Ant*. I 29 ; *LDAB* 4148 ; *MP3* 2937 ; Scappaticcio 2013, p. 171-173 n°34), avec la section finale du deuxième et celle initiale du troisième livre, entre lesquelles on trouve un *argumentum* qui synthétise le livre suivant ; il s’agit d’un témoin important non seulement parce qu’il correspond vraisemblablement à une production orientale (voir Ammirati 2015, p. 54), mais aussi parce qu’il contient des annotations et un *argumentum* (voir Scappaticcio 2012a, p. 65-70) qui n’est pas connu par la tradition manuscrite et les commentaires de Virgile. [↑](#footnote-ref-66)
67. *LDAB* 4151 ; *MP3* 2944 ; Scappaticcio 2013, p. 91-93 n°10. Ce fragment contient *Aen*. 2, 16-23 et 39-46. Aux deux fragments de l’*Énéide* mentionnés il faut ajouter un troisième témoin virgilien d’origine occidentale qui a circulé dans l’Orient grec. Il s’agit du *P.Strasb*. inv. L 2 (*LDAB* 4147 ; *MP3* 2935 ; Scappaticcio 2013, p. 163-164 n°30), de provenance inconnue et daté au Ve siècle, qui contient des hexamètres de la cinquième bucolique. Sur ces trois fragments, voir l’analyse paléographique et bibliologique de Ammirati 2015, p. 77, où l’on peut trouver aussi d’autres références bibliographiques. [↑](#footnote-ref-67)
68. Une exception pour le *P.Oxy*. VI 872 (*LDAB* 4164 ; *MP3* 3018 ; Scappaticcio 2013, p. 137-138 n°21), daté du Ve siècle, appartenant à un codex en parchemin de bonne qualité et qui transmet des sections fragmentées de la partie finale du sixième livre de l’*Énéide*. [↑](#footnote-ref-68)
69. *P.Berol*. inv. 21299 (*LDAB* 4150 ; *MP3* 2951.02 ; Scappaticcio, p. 143-145 n°24), sur lequel voir aussi la description paléographique par Ammirati 2015, p. 56. [↑](#footnote-ref-69)
70. *LDAB* 4152 ; *MP3* 2941 ; Scappaticcio 2013, p. 79-80 n°7. Voir aussi Ammirati 2015, p. 62. [↑](#footnote-ref-70)
71. *LDAB* 4158 ; *MP3* 2949 ; Scappaticcio 2013, p. 121-123 n°17. Voir aussi Ammirati 2015, p. 53. [↑](#footnote-ref-71)
72. Sur la possible valeur des signes d’accentuation du *PSI* I 21 voir l’analyse détaillée de Scappaticcio 2010. Des hexamètres du quatrième livre de l’*Énéide* sont transmis aussi par un autre papyrus scolaire et contemporain d’Oxyrhynque, encore inédit. [↑](#footnote-ref-72)
73. *LDAB* 4163 ; *MP3* 3031 ; Scappaticcio 2013, p. 125-127 n°18. Voir aussi l’analyse paléographique proposée par Ammirati 2015, p. 60. Sur les deux abécédaires du papyrus, voir Scappaticcio 2015, p. 72-73. [↑](#footnote-ref-73)
74. *LDAB* 4152 ; *MP3* 2941 ; Scappaticcio 2013, p. 155-159 n°28. Le texte virgilien est écrit au *verso*. Sur ce papyrus voir Scappaticcio 2013, p. 155-159 (pour l’édition du texte voir p. 300-301), où on trouve un compte rendu bibliographique sur les différentes hypothèses à propos de la nature du texte et de son compilateur possible. Voir aussi l’analyse paléographique par Ammirati 2015, p. 63. [↑](#footnote-ref-74)
75. Il s’agit d’une des hypothèses formulées et proposées plus récemment par Ammirati 2015, p. 63 ; voir aussi Scappaticcio 2013, p. 155-156 pour un *excursus* sur ce sujet. [↑](#footnote-ref-75)
76. Sur ce sujet il faut renvoyer à Ammirati 2015, p. 94-95, où l’on trouve des références bibliographiques supplémentaires ; il s’agit d’une analyse très pointue et innovante, qui part des acquis précédents pour ajouter de nouveaux éléments de confirmation. Il faut souligner que l’attention d’Ammirati s’est notamment focalisée sur les donnés paléographiques et codicologiques, tout à fait centrales pour une future argumentation dans une perspective littéraire et socio-historique. L’article de Cameron 2004 (sur Constantinople, voir p. 522-525) reste un point de référence pour son encadrement socio-historique de la production libraire virgilienne de l’Antiquité tardive. [↑](#footnote-ref-76)
77. *LDAB* 4161 ; *MP3* 2951 ; Scappaticcio 2013, p. 135-136 n°20 ; Ce papyrus possède notamment des fragments du cinquième livre. Sur les caractéristiques paléographiques voir Ammirati 2015, p. 70. [↑](#footnote-ref-77)
78. *LDAB* 4162 ; *MP3* 2950 ; Scappaticcio 2013, p. 129-133 n°19. Voir aussi Ammirati 2015, p. 69-70. [↑](#footnote-ref-78)
79. *LDAB* 4160 ; *MP3* 2943.1 ; Scappaticcio 2013, p. 87-89 n°9. Voir aussi Ammirati 2015, p. 70. [↑](#footnote-ref-79)
80. Sur le latin à Constantinople voir la mise au point de Rochette 2012 et 2015. Dans Rochette 2012, on trouve une référence aux glossaires gréco-latins des *auctores* et à la circulation de la culture latine en Égypte (p. 341-343). De nouvelles perspectives de recherche sont conduites au sein du projet « Latin in Bysantium, ca. 500-700 AD ». [↑](#footnote-ref-80)
81. Sur le contexte de Nessana et sur les fragments latins trouvés dans cette ville, voir Ammirati 2015, p. 63-65 où on trouvera des indications bibliographiques supplémentaires. [↑](#footnote-ref-81)
82. Sur ce sujet, voir Scappaticcio 2012b. [↑](#footnote-ref-82)
83. C’est sur un fondement paléographique que l’on a supposé l’origine orientale des deux papyrus. Sur ce sujet, voir Ammirati 2015, p. 64-65 et p. 71, où les hypothèses précédemment formulées sont analysées en détail. [↑](#footnote-ref-83)
84. *LDAB* 4166 ; *MP3* 2939 ; Scappaticcio 2013, p. 61-77 n°6. Pour une analyse paléographique, voir Ammirati 2015, p. 71. Il est impossible de déterminer si le codex original contenait seulement ces livres (jusque au quatrième), les six premiers livres (les plus diffusés au niveau scolaire) ou tout le poème. [↑](#footnote-ref-84)
85. *LDAB* 4164 ; *MP3* 2945 ; Scappaticcio 2013, p. 97-103 n°12. Pour une analyse paléographique voir Ammirati 2015, p. 63-64. Aussi, dans le cas du *P.Ness*. II 2, est-il impossible de comprendre si le codex original s’arrêtait au sixième livre ou s’il contenait toute l’*Énéide*. [↑](#footnote-ref-85)
86. Sur les signes de ces papyrus et, en particulier, sur la *diastole*, voir Scappaticcio 2012c. [↑](#footnote-ref-86)
87. On connaît un seul papyrus de droit en latin de *Nessana* : sur le *P.Ness*. II 11 (*LDAB* 6469 ; *MP3* 2284), voir Ammirati 2015, p. 99. [↑](#footnote-ref-87)
88. Voir Scappaticcio 2012b, p. 691-692. [↑](#footnote-ref-88)
89. Pour une analyse détaillée des prétendues erreurs du *P.Ness*. II 1, voir Scappaticcio 2012b et, surtout, 2013, p. 66-77. [↑](#footnote-ref-89)
90. En dernière instance, voir Ammirati 2015, p. 71. [↑](#footnote-ref-90)
91. Marichal 1957, p. 83 : « Seul le *P.Colt* 1 permet de porter un jugement sur la tradition du texte (*Énéide*, I et II) : dans l’ensemble, il est bon, souvent meilleur que celui des grands manuscrits occidentaux ». [↑](#footnote-ref-91)
92. Sur le rôle des papyrus dans les éditions critiques, voir le bilan de Scappaticcio 2013, p. 20-21. [↑](#footnote-ref-92)
93. Sur ce sujet voir la récente contribution de Fressura 2013b, où on trouve de la bibliographie supplémentaire. [↑](#footnote-ref-93)
94. Sur cette variante, voir Scappaticcio 2009. [↑](#footnote-ref-94)
95. Le sujet est abordé en détail dans Scappaticcio 2011. [↑](#footnote-ref-95)